

Recherches sociographiques



Frère Marie-Victorin, *Science, culture et nation, textes choisis et présentés par Yves GINGRAS*

Andrée Yanacopoulo

Volume 39, numéro 1, 1998

Québec et Canada : deux références conflictuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057196ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057196ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yanacopoulo, A. (1998). Compte rendu de [Frère Marie-Victorin, *Science, culture et nation, textes choisis et présentés par Yves GINGRAS*]. *Recherches sociographiques*, 39(1), 170–171. <https://doi.org/10.7202/057196ar>

bibliographie et l'index bien ficelés. Il n'y a, comme dans tous les livres du Boréal, que le rejet des notes en fin de volume qui fait damner le lecteur, rejet d'autant plus regrettable ici que ces notes sont souvent très riches.

En somme, voici un document de première qualité, qui vient jeter un pont utile pour faire comprendre le lien entre mouvements sociaux et mouvements religieux dans le Québec de l'après-guerre.

Guy LAPERRIÈRE

Département d'histoire,
Université de Sherbrooke.

Frère Marie-Victorin, *Science, culture et nation*, textes choisis et présentés par Yves GINGRAS, Montréal, Boréal, 1996, 179 p.

Conrad Kirouac qui, en devenant à seize ans frère des Écoles chrétiennes, allait prendre le nom de Marie-Victorin, a vu le jour le 3 avril 1885, au sein d'une famille aisée de Québec (son père était un riche marchand de grains). Il devait trouver la mort dans un accident de la route le 15 juillet 1944, à l'âge, donc, de cinquante-neuf ans. On le connaît surtout, bien sûr, comme l'auteur de la si justement célèbre *Flore laurentienne* et le fondateur du Jardin botanique de Montréal. Mais cet homme, aussi infatigable que passionné, s'est en outre profondément engagé sur la scène publique ; il a su, nonobstant une santé fragile, défendre avec vigueur les idées qui lui étaient chères, et de la vigueur il en fallait, car ses positions s'inscrivaient à l'encontre du courant conservateur de l'époque. Rendons grâce à l'avisé historien des sciences qu'est Yves Gingras de nous donner accès aux meilleurs textes d'interventions publiques, pour la plupart parus dans *Le Devoir*, de cet intellectuel dont la pensée, hélas, encore peu connue, pourrait se subsumer ainsi : « Il faut d'abord penser humainement en communiant pleinement à l'universel. » Plus précisément, et pour reprendre les mots de conclusion de son présentateur, « Marie-Victorin offre un exemple unique d'une pensée fondée sur un programme cohérent de développement scientifique intégré au développement national ». Qu'on en juge. En 1915, Marie-Victorin dénonce la politique d'assimilation des francophones de l'Ontario. En 1917, il écrit un long article afin de « plaider la cause délaissée des sciences naturelles et faire sur ce sujet l'examen de conscience détaillé des Canadiens français » ; quelques années plus tard, il défendra la création d'une faculté des sciences à l'Université de Montréal, faisant valoir à quel point « la soudaine irruption du progrès matériel issu de la science a largement devancé le développement des institutions culturelles » (cette question est plus que jamais à l'ordre du jour). Il participera à la fondation de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, mieux connue sous l'acronyme ACFAS, dont il sera le premier secrétaire général. Rappelons que l'intéressant ouvrage qu'a consacré Gingras à l'histoire de cette institution (Boréal, 1994) met bien en évidence le rôle

fondamental qu'ont joué, dans la formation de notre milieu scientifique un certain nombre de chercheurs, en tête desquels figure le frère Marie-Victorin. Dénonçant notre « exploitation économique » qui fait de nous des « nègres blancs » (oui !), il nous invite au dynamisme, nous incite à apporter notre « part à l'édifice du progrès intellectuel, moral et matériel », et à « jeter la pierre qui va faire de nouveaux ronds sur le lac tranquille de notre béatitude nationale », car « la résistance passive ne suffit plus ». L'actualité de ses causes ne laisse pas d'être troublante. À preuve : reprenant il y a presque deux ans, pour répondre au ministre Caron, le titre même d'un article de Marie-Victorin, « Dans le maelström universitaire », Yves Gingras a pu utiliser l'argumentation développée par celui qui dénonçait, en 1932, « le sort fait à l'Université de Montréal dans le contexte de la crise économique de l'époque » et l'illustrer en citant des passages entiers (*Université*, vol. 4, n° 4, juillet-août 1995). Si le développement prodigieux des technosciences nous oblige aujourd'hui à abandonner notre confiance aveugle en la science, s'il est vrai que cette dernière a perdu son auréole de sainteté et son caractère d'intouchable, il n'en reste pas moins que mener une réflexion qui confronte les valeurs humaines au progrès de nos pouvoirs exige qu'on demeure mentalement imprégné de ses méthodes. Aussi l'injonction de Marie-Victorin est-elle toujours valable, qui consiste à nous demander « quel est le rôle de la science, de la connaissance organisée, dans la technique du gouvernement de la nation ». Car la science a bel et bien une place à occuper. Force est toutefois de constater que son poids culturel demeure encore insuffisant.

Andrée YANACOPOULO

Christian BEAUCAGE, *Le théâtre à Québec au début du XX^e siècle : une époque flamboyante !*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, 318 p.

L'ouvrage de Christian Beaucage, professeur de littérature au Cégep de Limoilou, constitue un apport pour l'avancement des connaissances du théâtre québécois. Fruit d'un travail de défrichage dans le cadre d'un doctorat en littérature québécoise de l'Université Laval, ce livre s'inscrit dans la foulée d'autres travaux du genre réalisés dans diverses régions du Québec et complète avantageusement les études partielles publiées sur le sujet. À l'instar des recherches de Jean-Marc LARRUE sur l'activité théâtrale à Montréal, il contribue à mettre à jour une période marquante de l'histoire du théâtre à Québec, au début du XX^e siècle. Pour l'auteur, il s'agit bien de briser le silence entourant la décennie 1900-1911 qualifiée de « époque flamboyante » et de faire revivre un pan encore méconnu de ce théâtre.

Le projet de Beaucage consiste précisément à reconstituer les divers jalons d'une dense activité artistique à partir des quotidiens de l'époque *Le Soleil* et *L'Événement* pour en faire ressortir une interprétation en tant que phénomène social. L'institution théâtrale est saisie à l'intérieur d'un champ d'étude circonscrit par deux événements majeurs : l'incendie du théâtre The Academy of Music / L'Académie de